

## Chapitre/Chapter 17

### Les trois âges du pacifisme

Jean-Paul Vienne

Une question, au demeurant purement rhétorique : à quand remonte la première guerre de l'histoire de l'humanité ? A Abel et Caïn ? A la nuit des temps ? Une chose est sûre : La guerre a toujours été, du moins jusqu'à une époque assez récente, considérée comme une fatalité, c'est-à-dire comme un phénomène qui dépasse largement l'entendement et, en tout cas, la volonté de l'Homme. Une preuve s'il était nécessaire : il y a toujours eu, dans les religions polythéistes, un dieu de la guerre, comme il y avait un dieu de l'eau, de la terre, du soleil, bref de toutes ces choses qui dépassaient la condition humaine. Dans l'Ancien Testament lui-même, il est question du Dieu des Armées, du Dieu des batailles. Que la guerre, qui est faite par les Hommes, puisse aussi cesser par la volonté des Hommes relève d'une prise de conscience passablement récente. Ce n'est pas que des individus, des intellectuels disons, n'aient jadis été frappés par l'absurdité et l'horreur des guerres. On trouverait ainsi chez les anciens Grecs, toujours plus subtils, en avance sur les autres peuples, des notations très critiques à l'endroit de la guerre, notamment chez l'historien Hérodote (« Nul homme n'est assez dénué de raison pour préférer la guerre à la paix »), chez l'auteur comique Aristophane, chez le philosophe Aristote, qui donnent à penser que la guerre est le fait de la déraison des Hommes ou de l'ambition démesurées des princes ou des cités plutôt que de la fatalité. Plus tard, St Augustin devait définir la paix comme « la tranquillité de l'ordre ». Il faudra bien attendre la Renaissance et l'humanisme qui la caractérise pour entendre à nouveau la voix des contempteurs de la guerre, notamment avec Erasme et Montaigne. On peut aussi lire la <Guerre Picrocholine> de Rabelais comme une condamnation de l'ambition meurtrière et la folie des princes. On peut faire la même lecture du « Richard III » de Shakespeare et, bien plus tard, du « Candide » de Voltaire. Au XVIIème siècle, l'Allemand Grimmelshausen nous brosse un tableau des horreurs de la Guerre de Trente Ans qui vaut condamnation. Le Hollandais Grotius s'interroge sur le concept de <guerre juste> excluant les guerres de religion et les guerres de conquête, tandis que l'Anglais Hobbes récuse le principe même de <guerre préventive>. Pour Spinoza, la paix « naît de la force de l'âme, de la concorde et de la justice », alors qu'à la même époque, les théologiens du pape imputent encore la guerre au <péché originel>. C'est vers cette même époque aussi que l'on commence à s'interroger sur une régulation des rapports entre les états. Maximilien de Béthune, plus connu sous le nom de Duc de Sully, y travaille avec obstination durant les trente dernières années de sa vie (c'est-à-dire en pleine Guerre de Trente Ans). Cette interrogation se précise au XVIIIème siècle avec les philosophes des Lumières. Dans un ouvrage peu connu, « Le gouvernement de Pologne », Rousseau imagine un type de cités dans un rapport tel que la guerre perdrait tout fondement. Emmanuel Kant propose, quant à lui, un projet de paix perpétuelle qui avait, du reste, été largement anticipé par l'Anglais (devenu Américain) William Penn et le Français, l'Abbé de St Pierre, cette liste de penseurs ayant mis la question de la guerre et de la paix au centre de leur réflexion étant bien loin d'être exhaustive.

Les peintres et graphistes, quant à eux, presque toujours au service des princes, ont le plus souvent magnifié la guerre. Il s'en est pourtant trouvé, tels Jacques Callot en France, Francisco Goya en Espagne, pour en illustrer, et donc dénoncer les horreurs. C'est là un tableau fort succinct de ce que j'appellerais <le pacifisme d'avant le pacifisme>.

\*

\* \*

## *L'âge d'or du pacifisme*

Il faudra bien attendre le milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle pour que cette interrogation sur la guerre et la paix cesse d'être le fait de quelques intellectuels isolés pour devenir une réflexion collective débouchant sur une action structurée et militante de lutte contre la guerre, devenue désormais insupportable à un nombre croissant de citoyens. Pour l'essentiel cette action est apparue en Grande Bretagne et en France, pour s'étendre rapidement à une bonne partie de l'Europe. Mais il faut, à la vérité, aussi mentionner la création de groupes pacifistes dès 1816 à Boston aux Etats-Unis, donc apparus au lendemain même des terribles guerres napoléoniennes dans un état qui avait tout juste 30 ans ; et les pacifistes américains, aux motivations largement religieuses, pouvaient alors, dans leur enthousiasme, s'appuyer sur cette idée simple : L'Europe, c'est la guerre ; les Etats-Unis d'Amérique, c'est la paix... Et c'est un Américain, Elihu Buritt, qui, lors de son premier voyage en Europe, en 1847, devait le premier convaincre quelques Européens, déjà acquis aux idées de paix, de la nécessité de fonder un <Congrès permanent des Etats> et même une <Cour de Justice des Etats> pour assurer une paix durable, ce qui aboutit au premier congrès international de la paix, le Congrès de Paris en 1856 (lequel en resta aux belles intentions).

Mais ce sont, avant tout, les formidables progrès de la technologie militaire qui, en un laps de temps relativement court, modifièrent assez radicalement les données de la guerre et suscitèrent les plus vives inquiétudes chez les esprits les plus lucides, au point de faire naître un mouvement pacifiste internationalement organisé. On rappellera pour mémoire :

- apparition des *armes automatiques* (pistolets, mitrailleuses...)
- les *canons*, qui n'étaient plus en bronze, mais en acier fondu (Krupp), se chargeaient désormais par la culasse, ce qui augmentaient considérablement leur cadence de tir et leur portée; de surcroît, ils ne tiraient plus des boulets, mais des *obus explosifs*
- les *bateaux de guerre*, qui n'étaient plus en bois, mais en acier blindé, étaient désormais propulsés à la vapeur (depuis une décision capitale de l'Amirauté britannique de 1849) et disposaient d'une artillerie encore plus performante que l'artillerie terrestre.
- apparition des *grenades*, puis des *mines*
- utilisation massive des *chemins de fer*, puis du *téléphone* et, bientôt, de *l'aviation*
- mise au point des *gaz asphyxiants*

Tous ces bouleversements techniques rapides multiplièrent par un facteur 10, 100, voire 1000 le pouvoir destructeur des armes par rapport aux armées napoléoniennes, ce qu'illustra une nouvelle génération de guerres, notamment la bataille de Solferino (1859), la Guerre de Sécession américaine en 1863. L'inquiétude que provoquèrent ces conflits d'un nouveau type généra alors deux sortes de réaction :

- un effort pour « humaniser » les guerres (ce qu'avait, du reste, tenté – sans grand succès – l'Eglise Catholique au Moyen Age). On citera, à cet effet, l'action considérable de l'Anglaise Priscilla Peckover et, naturellement, la création de la Croix Rouge internationale (en 1867) par le Genevois Henri Dunant (lequel devait, plus tard, rejoindre le mouvement pacifiste).
- et l'action, plus fondamentale, plus militante, pour prévenir la guerre elle-même.

Il faut rappeler les noms des premiers « combattants de la paix » (comme on disait alors) : les Anglais Hodgson Pratt, Randal Cremer, Felix Moscheles, les Français Frédéric Passy et Albert Gobat, auxquels il faut bientôt ajouter ceux du Suisse Elie Ducommun, du Danois Frederik Bajer, des Italiens Theodoro Moneta, Benjamino Pandolfi (marquis et député) et Angelo de Gubernatis, du Hongrois Türr (ex général !). Ils seront suivis des Allemands Ludwig Quidde et Friedrich W. Foerster, dont il convient de souligner les mérites singuliers, car oeuvrant dans le contexte particulièrement nationaliste et belliciste de l'Allemagne de Guillaume II., cette liste n'étant nullement limitative.

Tous ces hommes parfaitement honorables, d'une haute culture et d'une forte exigence morale, se connaissaient, correspondaient, s'estimaient et même organisaient des conférences internationales de la paix où l'on débattait des voies les plus appropriées pour établir une paix durable et en consolider les perspectives. Mais leur action demeurait encore assez confidentielle, limitée à un petit cercle de convaincus. Il devait revenir à une femme, unique en son temps, l'Autrichienne Bertha von Suttner, de donner une impulsion considérable à ce mouvement pacifiste (c'est elle, au demeurant, qui imposa le concept de <pacifisme>), de le fédérer durablement en un Bureau International de la Paix (sis alors à Berne, en Suisse), de l'élargir à de nombreuses nations de l'époque (jusqu'à la création d'un comité de paix au Japon en 1913), de susciter des discussions largement publiques – sans craindre la polémique –, bref d'offrir à la cause de la paix une technique de communication encore inconnue à ce jour. Elle ne se contenta pas, du reste, d'incarner la lutte pour la paix ; elle organisa avec méthode le mouvement pacifiste à l'échelle du monde (de l'époque). Elle ne cessa de l'alimenter en initiatives, idées et réflexions au point d'en devenir le chef de file (Elle était la vice-présidente du B.I.P. ; de fait, c'est à elle que revenait tout son dynamisme, sa stratégie et l'initiative) dès le 3<sup>ème</sup> Congrès International de la Paix (de Rome) en 1891. C'est elle aussi qui imposa une vision globale de l'action pacifiste. Son ascendant fut tel qu'à compter de 1891, le mouvement pacifiste pouvait raisonnablement estimer que la partie était gagnable, que la guerre qui s'annonçait déjà pouvait être finalement évitée. Cet optimisme aussi conquérant que contagieux fut de mise jusqu'en 1899, date de la Première Conférence Internationale de la Paix qui se tint à La Haye aux Pays Bas. On notera aussi que les pacifistes de cette époque, au premier rang desquels Bertha von Suttner elle-même, souvent raillés pour leur angélisme (leur irénisme, dirait-on aujourd'hui), avait largement, et en détail, prévu les effets incroyablement dévastateurs en termes humains, matériels et politiques de la guerre qui s'annonçait. Ils étaient bien les seuls.

Les principaux objectifs du mouvement pacifiste qu'elle incarnait alors étaient :

- le désarmement
- la création d'une Cour Internationale d'Arbitrage (pour régler par le droit les litiges entre les états)
- l'éducation à la paix et aux droits de l'Homme

Ajoutons que l'action pacifiste fut efficacement relayée par nombre d'intellectuels de premier plan, parmi les écrivains le Russe Tolstoï, les Français Emile Zola, Anatole France, Romain Rolland, l'Autrichien Peter Rosegger, le Norvégien Bjönstjerne Björnson, mais aussi l'explorateur de renom Fritjof Nansen, jusqu'au roi de la valse Johann Strauss.

Et il ne faudrait pas oublier non plus que le mouvement pacifiste de cette époque fut soutenu par quelques industriels fortunés qui s'étaient, eux aussi, identifiés à la cause de la

paix. Citons seulement le Suédois Alfred Nobel, le Russe Johann von Bloch, l'Américain Andrew Carnegie.

Mais les nationalismes européens, le bellicisme conquérant finirent, eux aussi, par organiser une propagande massive avec des moyens qui n'avaient plus rien de commun avec ceux des forces de paix, si bien que celles-ci devaient peu à peu perdre le terrain qu'elles pensaient avoir conquis durant les années 90. La partie n'était pas égale entre les forces de paix aux moyens financiers et politiques on ne peut plus limités et la formidable poussée vers la guerre qui caractérisa les 30 années d'avant la Première Guerre Mondiale.

On peut ainsi affirmer que cet « âge d'or » mouvement pacifiste (comme le qualifient quelques historiens britanniques) fut bien la toute première victime de cette guerre, même s'il survécut pendant et après le conflit (on n'oubliera pas, pour caractériser cette époque, la lumineuse figure de l'Américaine Jane ADDAMS). Mais les fascismes des années 20 et 30 devaient finir par donner le coup de grâce au pacifisme volontaire et (relativement) optimiste d'avant 1914.

### ***Le pacifisme contemporain***

Il n'est pas certain que les destructions incommensurables, les massacres massifs, les exterminations racistes de la Seconde Guerre Mondiale eussent, à eux seuls, suffi à redonner un nouveau souffle au mouvement pacifiste. Il ne fallut, en réalité, pas moins que l'apparition d'une nouvelle arme, la *bombe atomique*, pour fédérer de nouvelles énergies et relancer l'action pacifiste à l'échelle planétaire. C'était là le résultat d'une nouvelle prise de conscience, celle du danger mortel que courrait désormais l'humanité en son entier, celle du suicide collectif qui la menaçait avec cette toute nouvelle génération d'armements, aux effets d'une tout autre dimension que ce qu'on avait connu jusque là.

Dès que l'on eût pris la mesure des bombes d'Hiroshima et de Nagasaki (il fallu tout de même quelque temps pour se convaincre que c'était là autre chose que de super-bombes), dès que les Etats-Unis et l'U.R.S.S. expérimentèrent à la fin des années 40 de nouvelles bombes atomiques encore plus performantes que les précédentes, les bombes H, il s'organisa un vaste mouvement de protestation qui culmina à l'appel de Stockholm en 1951. La création du Mouvement de la Paix en 1949 s'inscrit ainsi pleinement dans ce nouvel âge de l'action pour la paix. Et on rappellera utilement les 14 millions de signatures – parmi lesquelles celles d'un certain Chirac et d'un certain Jospin ! - collectées dans notre pays à la suite de cet appel.

Mais pas plus que les associations pacifistes d'avant 1914 n'avaient pu totalement échapper aux affrontements des divers nationalismes européens, le mouvement pacifiste d'après la Seconde Guerre Mondiale ne put vraiment se soustraire à l'affrontement est/ouest, plus connu sous le nom de Guerre Froide. Les forces de paix du monde se virent quasiment dans l'obligation de choisir leur camp, ce qui devait, forcément, nuire à leur crédibilité.

Aussi, ce n'est pas tant à l'action pacifiste qu'à la grande frayeur engendrée par la crise de Cuba de 1962 que l'on doit l'outil le plus performant jamais conçu pour prévenir le suicide collectif de l'humanité : le Traité de Non-Prolifération Nucléaire, adopté par l'O.N.U. en 1970, certes ratifié, depuis lors, par la plupart des états, mais non appliqué par les puissances nucléaires (qui, notamment, ignorent superbement son article 6) et, aujourd'hui, menacé d'étiollement et d'oubli, faute d'être relayé par une puissante opinion publique

mondiale ou, tout simplement, d'être l'objet de débats publics, tels qu'en purent susciter nos aïeux pacifistes d'avant 1914.

La fin de la Guerre Froide, à laquelle ont succédé de nouveaux risques : les nationalismes, le terrorisme (qui ne sont guère, en vérité, que la résurgence de risques anciennement connus, un temps masqués par l'affrontement idéologique est/ouest) a pu quelque peu diluer le sentiment de danger nucléaire et donc affaiblir la force de l'action pacifiste contemporaine. Il a fallu attendre l'été 2006 pour que l'opinion publique prenne, en partie du moins, conscience d'une nouvelle dimension du risque nucléaire : celui de voir les armes nucléaires se disséminer dans un nombre de plus en plus grand de pays, eux-mêmes de plus en plus belliqueux, et même de les voir échapper à tout contrôle étatique.

Il est encore trop tôt pour dire si cette prise conscience suffira à redynamiser l'action pour la paix, le risque étant, comme toujours, l'accoutumance aux nouvelles armes, devenues quasiment familières, et, dont on ne mesure le danger réel que bien trop tard, c'est-à-dire une fois mises en œuvre.

### ***Le pacifisme d'en haut***

N'avez-vous pas parlé de trois âges du pacifisme ? Il est vrai que nous avons bien évoqué là deux grandes périodes, historiquement assez distinctes, de l'action pour la paix, même si elles s'inscrivent dans une relative continuité. Elles ont, en tout cas, en commun, d'être des mouvements de citoyens, disons des plus lucides et des plus énergiques d'entre eux. C'est le pacifisme *d'en bas*, né en réponse à l'apparition de nouvelles générations d'armes qui rendent, d'un seul coup, quasiment obsolètes les armes en usage jusque là, et appréhendées comme un danger massif et immédiat pour l'Humanité, en tout cas, pour la Culture.

Je m'en voudrais, néanmoins, de passer sous silence un tout autre moment de l'action pacifiste, même s'il est très largement tombé dans l'oubli, et même si des historiens professionnels peuvent contester cette façon d'envisager l'Histoire. On a effectivement oublié que la première grande révolution de la technologie de l'armement, celle des *armes à feu*, a, elle aussi, suscité un mouvement de contestation conséquent et durable. Mais, à la différence notable des deux âges évoqués précédemment, ce rejet ne procédait nullement d'une action citoyenne *d'en bas* (sans doute inconcevable au Moyen Age). Il était dû, tout au contraire, à une initiative *d'en haut*.

Les armes à feu, apparues au début du XIV<sup>ème</sup> siècle, se répandant assez rapidement en Europe au cours du siècle, réunissaient différentes innovations technologiques. A l'introduction de la poudre, venue d'Asie, s'ajoutaient les progrès accomplis dans l'art de la fonte du bronze, dus aux fondeurs de l'Italie du Nord, autour de Brescia et Bergame, les constructeurs des fameux « Lombards » (sans oublier que les tout premiers canons furent construits... en bois, avec la fiabilité que l'on peut imaginer) et ceux obtenus dans l'art de la forge des tubes d'acier, dus aux maîtres-forgerons de Nuremberg, en Allemagne, ces deux techniques se répandant ensuite très vite à toute l'Europe de l'Ouest d'abord, aux Turcs conquérants ensuite. Les canons et couleuvrines, hacquebutes et mousquets s'imposèrent rapidement comme autant d'armes incontournables aux souverains et chefs de guerre, qui ne reculaient (déjà) devant aucun effort pour en fabriquer ou, à défaut, s'en procurer. Les Anglais furent les premiers à faire un usage massif et systématique de l'artillerie (bataille de Crécy, sièges de Calais et, surtout, de St Malo en 1378). Dès lors, les armes à feu modifièrent en profondeur les techniques de guerre et, d'abord, celle de la défense des villes et châteaux-

forts. Très vite aussi, elles trouvèrent leur place à bord des navires, ce qui permit le développement d'une marine de guerre, opérationnelle dès le XV<sup>ème</sup> siècle.

Et voilà que cet armement d'un nouveau type se heurta tout de suite à l'opposition résolue de la papauté, laquelle avait, du reste, déjà rejeté l'arbalète un bon siècle auparavant. Les papes successifs (aussi bien ceux d'Avignon que ceux de Rome au temps du Schisme) suscitèrent des commissions de théologiens, italiens et français pour la plupart, avec pour mission de justifier la condamnation *ex cathedra* de cette nouvelle génération d'armes et, donc, de les interdire au regard de l'Église. Les arguments avancés tout au long du XIV<sup>ème</sup> siècle par la théologie romaine peuvent faire sourire aujourd'hui. Il n'était pas question de condamner la guerre en tant que telle ; l'Église s'était seulement efforcée – avec peu de succès, il faut le dire – de l'humaniser, en essayant de protéger les populations civiles et, d'abord, les clercs. Deux types d'arguments étaient retenus :

- ces armes furent déclarées immorales, car tuant des hommes que l'on ne voyait pas. Leur effet, le plus souvent aveugle, était, de fait, en contradiction avec l'idéal chevaleresque qui impliquait un rapport d'hommes se mesurant en un contact direct, avec une sorte d'équité dans le rapport de force.
- la perception médiévale des quatre éléments, qui faisait du feu l'attribut nécessaire du Diable, mit, sans peine, l'invention des armes à feu au compte de Satan, ce qui valait condamnation de principe. (1)

Mais la progression et le développement technique de ces armes, qui ne cessèrent de gagner en portée, précision, fiabilité et aussi légèreté pour les armes individuelles, se révélèrent proprement irrésistibles, déclenchant même la première vraie course aux armements de l'histoire de l'Humanité. On vit ainsi fleurir de nombreux traités sur l'emploi des « bouches à feu » et aussi les meilleurs moyens de s'en défendre. De plus, elles étaient très vite devenues emblématiques de la puissance des princes (« *Ultima ratio regis* » pouvait-on lire sur maints canons), à telle enseigne que, les générations passant, l'opposition des papes devint inaudible et, bientôt, cessa. Il faut dire aussi que la papauté avait, en cette fin de XIV<sup>ème</sup> siècle, bien d'autres chats à fouetter : il fallait d'abord mettre un terme au Schisme d'Occident qui vit s'affronter deux, voire trois papes ; et puis, la lutte contre les dérives hérétiques (Jan Huss et autres) avait, aux yeux de la papauté une tout autre importance que l'opposition aux armes à feu. C'est ainsi que les papes eux-mêmes finirent par équiper leurs propres armées de canons (car on a, sans doute, bien oublié que les états pontificaux ont, des siècles durant, disposé d'une force armée, pas inférieure à celle des autres états italiens de l'époque) pour imposer leur pouvoir, tant à l'intérieur, qu'aux frontières de leurs états, certains papes, tels Martin V, ne faisant, du reste, nullement mystère de leurs grandes ambitions temporelles.

C'est là, au demeurant, un chapitre encore très imparfaitement exploré et qui mériterait, de la part des historiens, des recherches et études approfondies, comme toute l'histoire des mouvements pacifistes en général, ainsi que celle des oppositions les plus diverses à la guerre.

\*

\* \*

---

(1) Deux siècles plus tard, l'auteur espagnol Cervantès qualifiait encore l'artillerie d' « invention diabolique » qui permettait « à une main lâche et vile de prendre la vie du plus brave gentilhomme ».

Il apparaît ainsi que les trois grandes révolutions technologiques de l'histoire des armements qui, par l'accroissement brutal du pouvoir destructeur de la nouvelle génération d'armes, changèrent, chacune, en profondeur la nature des conflits armés, suscitèrent également, chacune en leur temps, une opposition marquée à l'introduction des nouvelles technologies de destruction, même si les motivations et les styles ont pu beaucoup varier, même si (et on pourra débattre sur ce point) on peut distinguer un <pacifisme d'en haut> d'un <pacifisme d'en bas>.

Il apparaît aussi que chaque mouvement de protestation a dû faire face non seulement à la volonté de puissance, à l'ambition conquérante des podestats et des princes (et de leurs idéologues en militarisme), mais aussi, et de façon plus feutrée, à un adversaire bien plus insidieux : l'accoutumance. Avec le renouvellement des générations, les armes d'un nouveau type entrent dans les mœurs, se banalisent, font partie du quotidien de la guerre. Et on se préoccupe bien davantage des moyens de s'en défendre et, à l'occasion, d'humaniser la guerre par un code moral ou le droit international, que d'empêcher la prolifération et l'usage des armes nouvelles, devenues inévitables, voire indispensables, pour beaucoup.

Aujourd'hui, comme hier, il y a, néanmoins, des esprits éclairés, lucides et actifs, qui refusent d'accepter ces technologies de destruction comme fatales. On les trouve <en bas> chez les citoyens, dans des associations laïques ou religieuses, mais aussi - ne désespérons pas - <en haut> chez des responsables politiques ou dans des institutions à vocation supranationales. On les qualifie volontiers de <rêveurs>, d'<utopistes>. Mais le plus grand réalisme n'est-il pas de leur côté, du côté de ceux qui, par respect pour notre humanité commune, par amour de la vie tout simplement, se dressent contre les outils de notre propre destruction ? L'histoire n'a que trop montré que ce sont ces pacifistes visionnaires qui ont prévu, souvent avec un luxe de détails, les catastrophes qui s'annonçaient – à la différence des Picrocholes, des Richard III et de leurs épigones, bien trop réels, ceux-là, du XXème siècle, qui ont précipité leur concitoyens, leur pays, l'humanité et *in fine* eux-mêmes dans une ruine apocalyptique. Ne ferait-on pas mieux de les écouter (et soutenir leur action) avant qu'il ne soit trop tard ?